

Alexandre Jollien: Je veux jouer au foot pour me sentir comme les autres»

RENCONTRE | Alexandre Jollien triomphe en librairie, mais il dit avoir passé moralement une année 2010 très difficile. Il cherche un groupe sportif pour accéder à une vraie intégration.

© PHILIPPE MAEDER | Le philosophe a revêtu le maillot de l'Espagne pour s'imprégner déjà de l'esprit collectif du football.

Philippe Dubath | 15.01.2011 | 00:00

L'homme qui est assis en face de nous est un auteur à succès. À grand succès. La Suisse romande, la Suisse tout court, n'en compte pas des dizaines. Alexandre Jollien, ces derniers mois, a vendu plus de cent mille exemplaires de son livre *Le philosophe nu* (Editions du Seuil), dont les trois quarts en France.

Le Lausannois est un auteur sans frontières. Il a une belle famille. Son épouse Corine vient de donner – le 3 janvier – une petite sœur, Céleste, à Augustin et Victorine. Alexandre Jollien a tout. Il fait du bien aux autres, ses lecteurs lui écrivent de tout leur cœur pour lui dire qu'il est exemplaire, que sa joie existentielle les aide et les encourage à vivre. Et pourtant.

Et pourtant, Alexandre ne va pas si bien. Il avoue même avoir passé une année 2010 très difficile moralement. «Oui, j'ai tout, une belle famille, le succès littéraire, et pourtant je vais mal, il me manque quelque chose. C'est tout le paradoxe: quand je galérais pour faire ma place, pour exister, ce manque était souterrain, certes lourd, mais caché. Maintenant que tout va bien, la douleur fondamentale de ce manque réapparaît et me pète à la gueule avec force. Ce n'est drôle ni pour moi ni pour mon entourage.»

La douleur dont parle Alexandre trouve son origine très loin, dans l'enfance. «Quand j'étais petit et qu'on allait à la piscine, il y avait en haut les vestiaires pour handicapés, où je devais me changer, et en bas les vestiaires pour tous les autres. Je me demandais toujours mais qu'est-ce qu'ils ont de plus que moi, ceux d'en bas? C'est ridicule sur le plan rationnel mais il y a toujours en moi cette idée: je ne suis pas comme ceux d'en bas, mon corps est différent. Je me sens encore et toujours dans le vestiaire d'en haut, seul. Or, aujourd'hui, à 35 ans, c'est vital, j'ai besoin de me sentir un homme. Masculin, viril, entier, avec un corps comme les autres corps si j'excepte mes spasmes.»

On y croit difficilement, Alexandre est tout de même père, il a donc un corps, il est un homme. «Cela ne me suffit pas. J'ai le sentiment que depuis toujours je suis coupé de mon corps. C'est ma plus grande blessure. J'ai espéré m'en sortir par la philosophie, mais non, je n'ai pas pu. Je me sens à part des autres garçons. Ce qui reste et me brise, ce sont les vestiaires d'en haut.»

Cherche famille sportive

Jollien va loin, comme toujours, avec les mots, avec les pensées: «À la suite du *Philosophe nu*, beaucoup de gens m'ont écrit pour me dire «mais vous êtes un beau garçon», ce qui m'a stupéfait car je me vivais comme répugnant. Je me vis d'ailleurs encore comme ça. Il y a du boulot pour que ma vision change peut-être. Mais le boulot intellectuel, voilà trente-cinq ans que je le fais à plein-temps et ça n'a pas marché, alors je dois tenter d'autres voies.»

L'autre voie, c'est de passer par le corps, être intégré grâce au sport. Oui, Alexandre Jollien veut faire du sport: «Pas de manière isolée, pas un sport individuel, car ce serait retourner à la solitude dans le vestiaire d'en haut. Il me faut un sport collectif, un groupe. Je pourrais me formater sur les canaux actuels en allant faire quelque chose comme du bodybuilding, mais mon corps est déjà un boulet à traîner, donc c'est le groupe, la famille sportive, l'intégration, le jeu avec les autres que je recherche. Ça me paraît terriblement prétentieux car en sport je ne suis rien. Le sport, je le vois comme un moyen de vivre le corps de manière choisie et non subie. Je vois le sport au service de la vie. Je n'aime pas encore le corps, je ne sais pas ce que c'est, à part celui de ma femme qui embellit avec chaque grossesse. Quant au mien, je l'ai tellement négligé, oublié, méprisé, je me suis tellement coupé de lui que je ne sais rien de lui. Rien du corps en général. Quand je transpire, je me demande si c'est normal ou dû à mon handicap; quand je suis essoufflé, je me demande comment les autres sont essoufflés. Je ne sais pas ce qu'est la norme. Je crois encore que le handicap me différencie dans mon identité d'homme.»

Pourtant des amis, en tout bien tout honneur, ont montré, dénudé leur corps pour rassurer Alexandre (il l'évoque partiellement dans son livre), mais... «Ce fut toujours en secret, à l'écart, en marge de la vraie vie, et cela me ramenait encore au vestiaire d'en haut!»

Et puis, il y a le problème né de cette douleur: «Cette obsession qui m'habite, ce désir de me comparer, de vérifier que, hormis mon handicap, mon corps est semblable à celui des autres hommes, tout cela m'a rendu dépendant d'un homme que j'idéalise parce qu'il incarne pour moi la beauté, l'idéal. Il a pris beaucoup trop de place dans ma tête, dans ma vie. Je n'ai aucune attirance pour lui, j'aime ma femme, je suis attiré par les femmes. D'ailleurs, histoire de me rassurer (rire), j'aimerais les sentir me convoiter, j'aimerais avoir toutes les Lausannoises à mes pieds, non pas pour leur céder mais pour le plaisir de leur dire non Mesdames, j'aime ma femme, je suis un homme fidèle. Cela montre à quel point j'ai vécu à l'écart des discussions d'adolescents où on se compare, où on découvre son corps.»

Mais bon, le sport handicap existe, non? «Pour résoudre le problème qui est le mien, celui du vestiaire d'en haut et d'en bas, je dois passer par un vestiaire normal. Mon rêve, après cela, ce serait d'accéder à un sport mixte, associant handicapés et non-handicapés. Je suis persuadé que mon problème ne doit pas être propre à moi.»

Qui va lui répondre?

Donc, il faut sauver ce philosophe qui sauve tant d'esprits en déséquilibre, il faut trouver pour Jollien, esprit en quête de son corps, un sport, un club, un groupe.

Qui, où? «Le football, ça me dirait bien. Ce qui se joue avec les mains, comme le basket, c'est moins pratique (rire); le hockey sur glace m'est interdit, déjà que je

viens de tomber sur le trottoir glacé (rire encore). Mais le foot, oui, c'est collectif, c'est le groupe, l'intégration, tout ce qui m'a été interdit.»

Et si demain un club appelle Jollien, l'invite à l'entraînement, à revêtir le maillot? Jollien pouffe de rire: «On commencera par parler salaire!» Puis, grave: «Comprendre grâce au sport que je suis un homme comme les autres, ce serait le plus beau cadeau pour entamer l'année. Je veux être un corps parmi d'autres. Il y aura des regards sur moi, mais la banalisation passera par là. On ne m'a jamais donné la possibilité de faire un sport de garçons avec des garçons. J'ai besoin d'être rassuré. Je serai Alexandre, pas un homme qui tremble, mis à l'écart parce qu'il tremble.»

Clubs vaudois, à vous de jouer. On se réjouit de voir Alexandre Jollien en ailier droit d'une équipe de la région. Mais ne découvrira-t-il pas, au contact des autres, que tous les corps ont leurs soucis, leurs faiblesses? «C'est justement ce qui me fera du bien: la banalisation de mon corps enfin intégré!»

Pour tout contact avec Alexandre Jollien: philippe.dubath@edipresse.ch